

Souvenirs sur Lénine

Dimitri Oulianov

Source: Souvenirs sur Lénine. Paris: Éditions Sociales, 1956, pp. 77-146.

AU COLLÈGE

Vladimir était un très bon élève au collège. Il passait d'une classe à la suivante avec la meilleure note et la plus haute récompense, et il acheva ses études à dix-sept ans avec une médaille d'or. Lorsqu'il avait une composition à faire à la maison, il ne la rédigeait jamais la veille, à la hâte, en y passant la nuit, comme le faisaient la majorité de ses camarades de collège. Au contraire, dès que le sujet était donné, généralement deux semaines d'avance, Vladimir se mettait au travail. Il faisait le plan de sa composition, avec l'introduction et la conclusion. Puis il prenait une feuille de papier, la pliait en deux dans le sens de la longueur et ébauchait son brouillon sur le côté gauche de la feuille, mettant des lettres et des chiffres d'après son plan. Le côté droit de la feuille formait une large marge. Les jours suivants, il y apportait des additions, des explications, des corrections et aussi des renvois à des œuvres littéraires : à telle page de tel ouvrage.

Petit à petit, jour après jour, la marge du brouillon initial s'émaillait de toute une série de notes, de corrections, de références, etc. Puis, peu de temps avant la date de remise de la composition, il prenait de nouvelles feuilles de papier et la rédigeait au brouillon, consultant ses annotations dans les différents ouvrages dont il s'était pourvu à l'avance. Maintenant, il ne lui restait plus qu'à prendre un cahier propre et à recopier à l'encre au net sa composition entièrement travaillée et prête.

Soit dit en passant, Vladimir n'écrivait jamais ses brouillons à l'encre, mais uniquement au crayon. Et il le taillait si finement, avec tant d'amour, que ses lettres étaient semblables à des fils. Dès que le crayon s'émoissait ou se cassait, il le retaillait encore et toujours avec une ardeur nouvelle, l'amenant ainsi jusqu'à son état idéal.

À l'âge de douze ou treize ans, j'aimais beaucoup épier la façon dont Vladimir écrivait ses compositions ; en son absence j'allais voir la première feuille de brouillon et je m'étonnais de la rapidité avec laquelle la moitié de gauche de la feuille se remplissait sans cesse de nouvelles lignes.

Le professeur de littérature de Vladimir, qui fut le premier à apprécier ses compositions, était le directeur du lycée de Simbirsk, Fédor Mikhaïlovitch Kérénski, le père du célèbre socialiste révolutionnaire. Il s'extasiait devant les compositions de Vladimir et, souvent, ne lui donnait pas un simple cinq ¹ mais un cinq avec mention. Plus d'une fois, il avait dit à notre mère que ce qui lui plaisait particulièrement dans les compositions de Vladimir, c'était sa méthode, l'abondance des idées exposées de façon succincte, claire et simple. Notre mère a conservé pendant longtemps certaines des compositions de collège de Vladimir mais, malheureusement, par suite des nombreux déménagements de ville en ville, des perquisitions, etc., elles ont toutes été perdues.

1 On note sur 5 dans les écoles russes. (N. d. T.).

Déjà à cette époque, Vladimir suivait dans ses compositions d'écolier le bon précepte des anciens : que les idées soient à l'aise et les paroles à l'étroit.

LA PÉRIODE DE SAMARA ET D'ALAKAÏEVKA (1889-1893)

Nous vivions à Alakaïevka dans une petite maison en bois, attenante à un jardin touffu et abandonné, séparé des champs par un fossé. Du côté nord-ouest du jardin se trouvait « le coin de Volodia » – un banc et une table en bois, fixés au sol ; ce coin était plein de verdure et le soleil ne s'y aventurait presque pas. Près de la table, Volodia fit très rapidement un sentier de dix à quinze pas, qu'il arpentait souvent en réfléchissant à ce qu'il venait de lire. D'habitude, il venait ici vers 9 heures du matin avec ses livres et ses cahiers, et travaillait jusqu'à 14 heures sans interruption. Pendant cinq ans, de 1889 à 1893, ce fut le véritable « cabinet de travail » d'Ilich. Ses études étaient tellement systématiques que je peux difficilement me rappeler une matinée où il n'y aurait pas travaillé.

À quinze pas environ de la table, il s'était aménagé un gymnase, un « rack » comme il l'appelait. C'était une sorte de barre fixe, un bâton rond fixé sur deux poteaux. À cette époque, Vladimir aimait à s'exercer là-dessus. Il fabriquait son « rack » dans un morceau bien raboté d'érable et il le fixait à une hauteur d'environ une sagène pour toucher à peine le bâton du bout des doigts en se dressant sur la pointe des pieds. Un petit saut... Il saisissait la barre avec ses mains, s'élevait par la force de ses muscles, lançait ses pieds en avant et se couchait sur le ventre contre la barre. Puis il s'asseyait et entreprenait divers exercices. Il ne réussit pas pendant longtemps l'un d'entre eux : se rétablir sur la barre non sur le ventre mais sur le dos. Il fallait voir avec quelle persévérance il tenta de le faire de nombreuses fois, mais en vain. Enfin, il me dit un jour d'un air triomphant, avec un sourire malicieux : « *Viens au rack ; hier soir et ce matin, j'ai enfin réussi. Regarde...* » Et l'exercice difficile parfaitement réussi, Vladimir, respirant avec peine, demeura assis sur la barre, l'air heureux. L'exercice comprenait les mouvements suivants : après s'être élevé et s'être suspendu par les genoux, avancer d'abord les hanches et ensuite le dos, sans perdre son équilibre, puis s'asseoir. Pour ma part, je n'y arrivai pas, bien que je me fusse exercé parfois sur sa barre.

Alakaïevka est située à environ 50 verstes à l'est de Samara. C'est une région de steppes, mais, aux abords immédiats d'Alakaïevka, il y avait alors des forêts : une forêt communale, appelée « Mouravelnyi » et l'ancienne forêt des domaines seigneuriaux « Grémiatchi ». Pour nous rendre de la ville à la campagne, nous faisons une partie du voyage en chemin de fer, jusqu'à la station de Smychliavka, sur la ligne de Samara à Zlatoustovsk, et le restant – près de 30 verstes – en voiture avec notre jument Boulanka. C'était moi qui venais assez souvent à la gare. Lorsqu'il fallait conduire Volodia, je devais ouvrir l'œil : il regardait l'heure à sa montre et, par temps sec, exigeait qu'on aille vite. Pour cela, il fallait fouetter la paresseuse Boulanka et la surveiller sans cesse. Volodia n'aimait pas conduire lui-même et, d'une manière générale, il ne manifesta jamais de passion particulière pour les chevaux. La route allait à travers champs et steppes, et la forêt ne commençait que près d'Alakaïevka. Comme l'air y était pur, en particulier après la poussière de Samara !...

Il n'y avait pas de rivière près d'Alakaïevka, mais près de la maison se trouvait un grand étang, envahi par les plantes aquatiques, surtout sur les bords. Nous venions nous y baigner parfois deux fois par jour et avons adapté à cet effet quelques planches pour nous servir de cabine. Volodia savait bien nager et rester immobile sur l'eau, les bras repliés sous la tête. J'allais pêcher le carassin et chasser le canard dans cet étang. Ilich, lui, n'aimait pas la pêche et n'admettait la chasse que si elle était liée à une bonne promenade. C'est pourquoi dans la période d'Alakaïevka, nous allions avec lui chasser des coqs de bruyère surtout, dans les bois voisins.

Mais Vladimir faisait le plus souvent des promenades sans fusil, allait seul ou avec l'un d'entre nous, ou bien en bande avec nos sœurs, notre mère et [Mark Elizarov](#), lorsque ce dernier se trouvait à Alakaïevka.

Le soir, nous nous installions habituellement tous sur la terrasse, autour d'une grande lampe, près de laquelle tournoyaient de nombreux papillons de nuit. Les uns lisaient, les autres jouaient aux échecs. C'est ici que je vis un ouvrage de Ricardo en anglais que Volodia lisait à l'aide d'un dictionnaire. Puis Guizot, en traduction russe : *Histoire de la civilisation en France*, un ouvrage en plusieurs volumes qu'il empruntait, je crois, à la bibliothèque municipale de Samara.

À Samara vivait alors Vodovozov, le fils de la célèbre femme-écrivain E. Vodovozova, l'auteur de l'ouvrage : *La vie des peuples européens*. Avant de venir à Samara, Vodovozov avait été exilé administrativement à Chenkoursk, dans la province d'Arkhangelsk.

Dans les premiers temps de notre vie à Samara, il venait souvent nous voir, mais, par la suite, il cessa presque complètement ses visites. Vladimir l'avait pris en grippe. Ce Vodovozov avait une riche bibliothèque et sa chambre était bourrée de livres ; ils étaient tous soignés, avec des reliures neuves. Il tenait beaucoup à sa bibliothèque et il semblait qu'il aimât plus les livres que les hommes. Par son érudition, il était sans doute le premier dans la ville, mais cette érudition encombraient tellement son cerveau qu'il n'y avait plus aucune originalité. Il n'était ni marxiste, ni populiste, mais c'était une espèce d'encyclopédie ambulante. On allait le voir non pour lui, mais pour ses livres. On m'a rapporté que lorsque notre frère aîné Alexandre fut arrêté et accusé d'attentat contre le tsar, les premières paroles de Vodovozov furent : « *Ah, quel dommage ! Il m'avait emprunté un livre si précieux ; maintenant, il sera sans doute perdu...* »

Un jour, vers 1890, un certain Kossitch, gouverneur (de Saratov, je crois) fut révoqué de son poste. On disait à son sujet que c'était un libéral convaincu et qu'il avait été bienveillant à l'égard des exilés politiques. Cela avait été raconté en particulier par Vodovozov et il avait proposé avec son groupe de présenter une adresse à ce Kossitch au nom des exilés politiques et des éléments de gauche en général. Cette proposition provoqua des discussions à Samara. Mais lorsque Ilitch fut mis au courant, il s'y opposa catégoriquement et très brutalement. Et finalement, je crois que l'adresse ne fut pas envoyée.

Parmi les camarades de mon frère, dans la période de Samara, je me souviens bien de [Skliarenko](#), de [Lalajantz](#) que Mark Elizarov avait surnommé « Colomb » – et il avait gardé ce surnom, pour le travail révolutionnaire, dans les années qui suivirent – et de [Ionov](#), qui mourut jeune. Je me souviens également de [Maria Goloubéva](#) qui venait souvent chez nous et prenait une part animée aux discussions politiques.

Les collégiens et les séminaristes des classes supérieures recevaient de Skliarenko de la littérature semi-légale : [Pissarev](#), [Tchernychevski](#), etc. Pour nous, les jeunes, il était entouré d'un mystère particulier. Il nous en imposait également par son physique : grand, fort ; un bâton noueux et un lorgnon foncé (aux verres fumés) ne le quittaient jamais.

Vladimir travaillait beaucoup, en ces années-là, sur des statistiques d'économie rurale. Les données statistiques (répartition de l'économie rurale en groupes d'après la quantité des bêtes de trait, l'étendue des emblavures, l'affermage de la terre, etc.) montraient l'accroissement de l'inégalité économique dans le milieu paysan, la différenciation de la paysannerie en paysans aisés économiquement forts et en paysans pauvres, en bourgeoisie rurale et en masse de paysans prolétarisés ou semi-prolétaires. Ces données réfutaient l'utopie populiste sur l'homogénéité de la paysannerie ; elles prouvaient avec évidence le développement du capitalisme en Russie et confirmaient la justesse de la ligne marxiste dans le programme politique des révolutionnaires russes.

Les camarades d'Iltch : Skliarenko, Lalaïantz et Ionov, s'occupaient alors également de l'étude de matériaux statistiques, sur les mêmes questions que Vladimir. J'ai conservé un court manuscrit du camarade Skliarenko, que j'avais copié en 1893 et qui constitue un exemple intéressant du travail du cercle de Vladimir.

Je me rappelle avoir pris connaissance en cette même année 1893 de l'article du camarade [Fédosséiev](#) : « *Les causes de l'abolition du servage en Russie* », qui circulait, sous forme manuscrite, entre les mains des marxistes de Samara. Qui me l'avait donné ? Je ne le sais plus, mais je ne pus malheureusement pas le copier, car il était assez volumineux et on ne me l'avait confié que pour très peu de temps. Dans cet article fort intéressant, Fédosséiev démontrait que la réforme de 1861 n'avait pas été due aux tendances libérales d'en haut, ni tellement à des considérations politiques d'après lesquelles il valait mieux donner la liberté aux paysans sans attendre qu'ils la prennent eux-mêmes, mais à des motifs purement économiques. Les propriétaires fonciers les plus importants et les plus cultivés étaient pour la « libération » des paysans, car ils trouvaient plus avantageux d'en faire des salariés. Le servage commençait à gêner le développement d'une agriculture plus rationnelle et plus intensive. Il y a quarante ans, lorsqu'étaient encore solidement ancrés, surtout chez les libéraux et aussi dans le peuple, les préjugés absurdes sur l'amour du tsar et de ses proches pour la liberté, il était très important pour le jeune marxiste qu'était Fédosséiev de réfuter ces préjugés nuisibles aux masses travailleuses, cette contre-vérité sur la « libération » des paysans ; il lui fallait démontrer que la réforme répondait aux intérêts de la classe dominante, sinon tout entière, tout au moins dans sa partie la plus riche et la plus forte économiquement. Utilisant l'ouvrage volumineux de Skrébitchski, *La Question paysanne sous le règne d'Alexandre II*, Fédosséiev démontrait que les plus gros propriétaires fonciers, et en particulier ceux de la Baltique, ayant une économie de type supérieur (par l'intensification du travail et la rationalisation) étaient entièrement pour la « libération », c'est-à-dire pour une forme nouvelle d'asservissement plus profitable : la forme capitaliste. Les petites exploitations foncières, arriérées et endettées, étaient contre la réforme.

Actuellement, cela est clair pour quiconque a une culture marxiste, mais alors – il y a quarante ans – cela devait être démontré. Ce n'est pas sans raison que Vladimir estimait tellement les ouvrages de Fédosséiev et, comme on le sait, chercha à faire sa connaissance.

LE JEU D'ÉCHECS

Vladimir avait commencé à jouer vers l'âge de huit à neuf ans. Il jouait avec son père qui fut son premier maître, avec son frère aîné Alexandre, et ensuite avec les cadets : notre sœur Olga et moi. Il était pour moi un maître, et fort sévère, c'est pourquoi je préférais jouer avec notre père qui me permettait avec indulgence de reprendre mes coups.

Vladimir avait un principe excellent qu'il observait toujours et dont il exigeait sévèrement l'observation par son partenaire : ne jamais reprendre son coup ; quand on avait avancé une pièce, il fallait poursuivre. Les amateurs transgressent cette règle très souvent, reviennent en arrière, et rejouent. Cette mauvaise habitude gâche beaucoup à la fois le jeu et le joueur. Au lieu de réfléchir minutieusement aux différentes combinaisons sans toucher aux figures, ce qui donne son intérêt au jeu, ce qui habitue à calculer avec précision plusieurs coups à l'avance, on pousse ses pièces sans réfléchir, on se dépêche, et on rend le jeu irritant, hasardeux.

Je me souviens comme d'une bonne histoire d'un incident au cours d'une soirée d'échecs à Samara. On jouait sur plusieurs échiquiers, et quelques-uns regardaient. A l'un des échiquiers se trouvaient deux gros bonshommes qui revenaient en arrière, qui se disputaient, qui s'échauffaient et faisaient du bruit. L'un d'eux avait involontairement exposé sa reine, et l'autre s'en empara en un clin d'œil et la serra dans son poing. Des clameurs inimaginables s'élevèrent, tous deux se levèrent brusquement, et la

victime essaya de reprendre sa pièce. Sous les éclats de rire de tous, Vladimir s'écria : « *Cachez-la dans votre poche !* »

Il jouait habituellement avec sérieux, et n'aimait pas les parties dites « faciles ». Pour équilibrer les forces lorsqu'il avait des partenaires médiocres, il leur donnait d'avance telle ou telle figure. Et lorsque le partenaire refusait par amour-propre, Vladimir déclarait généralement : « *Quel intérêt cela peut-il présenter pour moi de jouer à égalité, s'il n'y a pas à réfléchir, à lutter, à se tirer d'affaire ?* » Il préférait même être un peu plus faible que celui à qui il donnait l'avantage. Lorsque je commençai à gagner plus souvent sans les tours et lui demandai de passer au cavalier, il posa ses conditions : « *Gagne trois parties de suite, et alors d'accord.* »

D'habitude, on observe l'inverse : il est plus agréable de gagner, même si cela demande peu d'efforts et de peine. Vladimir voyait les choses autrement : pour lui, le principal intérêt des échecs résidait dans la lutte opiniâtre pour réaliser le meilleur coup, pour trouver une issue à une situation difficile, parfois presque désespérée ; en lui-même le fait de gagner ou de perdre l'intéressait moins. C'étaient les bons coups de l'adversaire, et non les mauvais qui lui faisaient plaisir. Il arrivait qu'on fît une bêtise en jouant et qu'on le laissât gagner facilement, alors il disait en riant : « *Cette fois-ci, ce n'est pas moi qui ai gagné, mais c'est toi qui as perdu* ».

A quinze ans, Vladimir battait son père. Je me rappelle avoir entendu notre père dire en entrant dans la salle à manger (durant l'hiver 1885-1886) : « *Volodia, tu me bats aux échecs maintenant, il faut que tu fasses connaissance avec *** et que tu joues contre lui* » (c'était un certain Iline que nous ne connaissions pas et qui était considéré comme le meilleur joueur de Simbirsk).

Pendant l'été de 1885, Vladimir se mesura fréquemment aux échecs avec notre frère aîné Alexandre. Ils avaient entrepris un tournoi. Malheureusement, je ne me souviens ni des conditions, ni de son résultat. La lutte était acharnée. Tous deux restaient assis en silence devant l'échiquier pendant des heures. Pour moi leur jeu était alors absolument incompréhensible, il était trop difficile, et de plus, ne comportait ni disputes ni hasard ce qui aurait pu attirer un tant soit peu l'attention, ni même le moindre échange de paroles.

On peut juger en partie de leur force au jeu d'après le fait suivant, Le même été, un jour à Kokouchkino, dans la province de Kazan, Alexandre jouait « sans regarder » avec un partenaire auquel la première catégorie des joueurs de Kazan de l'époque donnait une tour d'avance. Ce qui est intéressant, c'est que conjointement avec cette partie d'échecs « sans regarder », Alexandre jouait au billard à cinq boules et comptait ses points.

Pendant leur compétition, les frères jouaient uniquement le soir. Bien que ce fût la période des vacances, lorsque tous deux étaient libres, je ne me rappelle pas un seul cas où ils auraient joué aux échecs avant le souper. Les heures de la matinée étaient consacrées à des études sérieuses. À mon avis, ce fait est caractéristique de tous les deux, surtout si l'on pense que l'aîné avait vingt ans, et Vladimir seulement seize. Cet été-là, le premier après la mort de notre père, nous occupions une moitié de notre maison (dans la rue de Moscou), celle qui donnait du côté de la Sviaga ; quant à l'autre, qui donnait sur le centre de la ville, elle était habitée par des locataires. C'était en bas, dans une petite chambre donnant sur la cour, qu'avait habituellement lieu le tournoi d'échecs entre les frères aînés.

Je me souviens d'une histoire, entre autres : ils s'étaient assis, dans cette chambre, attentifs en face de leur échiquier éclairé par une lampe, la fenêtre était ouverte mais protégée par un treillis métallique. Nous, les enfants, nous jouions dans la cour et nous voyions par la fenêtre éclairée les silhouettes immobiles et silencieuses des joueurs. Une fillette d'une douzaine d'années courut vers la fenêtre, et s'écria : « *Ils sont assis comme des prisonniers derrière leurs barreaux* »... Les frères se tournèrent rapidement vers la fenêtre et regardèrent d'un air sérieux la petite polissonne qui se sauvait. Ils n'avaient pas encore connu les véritables barreaux de fer, mais ils les pressentaient sans doute comme quelque chose d'imminent et de tout-à-fait inévitable en cette époque.

Pendant l'hiver de 1888-1889, Vladimir joua beaucoup aux échecs et il allait au club avec l'un de ses cousins germains. Nous vivions alors à Kazan, dans la maison Orlov, Pervaïa Gora. Un jour, à cette époque, Vladimir fit l'essai de jouer sans regarder l'échiquier. Il me fit venir dans sa chambre, et dit que, sans rien me donner d'avance, il allait jouer avec moi sans regarder. Je n'avais jamais vu jouer ainsi et je supposais que c'était une chose extrêmement difficile ; je m'assis avec assurance en face de l'échiquier, et décidai de l'égarer par des coups inhabituels et par divers « coups d'épingle », pensant qu'il ne le remarquerait peut-être pas. Il s'assit sur le lit, et se mit à dicter ses coups. Malgré tous mes efforts, je fus très rapidement battu à plate couture. Mais en général, Vladimir n'aimait pas jouer sans regarder, et je ne me souviens plus de l'avoir vu jouer ainsi par la suite. Il faut d'ailleurs dire que cette façon de jouer, malgré l'effet qu'elle produit, est extrêmement nuisible, la qualité du jeu sien ressent incontestablement, tandis qu'elle exige une très grande tension cérébrale.

Durant le même hiver, Mark Élizarov avait organisé une partie par correspondance entre Vladimir et Khardine, le joueur d'échecs réputé de Samara ; les coups étaient transmis par poste, généralement par cartes postales. Alors qu'il attendait la réponse à l'un de ces coups, Vladimir avait placé plusieurs fois ses pièces, et déjà il dit : « *Il est intéressant de voir ce qu'il fera maintenant, comment il se sortira de cette situation. Pour ma part, je ne vois pas de réplique satisfaisante* »... La réponse longtemps attendue vint enfin. Les pièces furent immédiatement mises en place. À moi, que leur jeu avait commencé d'intéresser, la marche de Khardine semblait saugrenue. Au début, Vladimir ne comprit pas non plus, puis très vite il examina la situation et dit : « *Oui, ça c'est un joueur, il est fort en diable !* » Il faut dire que Khardine était en effet un très grand joueur d'échecs. Entre 1880 et 1890, il battit les meilleurs joueurs de Moscou, et puis il se mesura avec grand succès contre Tchigorine. Bien que Khardine ne se produisit pas dans de grands tournois, Tchigorine le considérait comme l'un des meilleurs joueurs d'échecs de Russie (voir par exemple, la traduction de Dufrêne, annotée par Tchigorine). Vladimir perdit la partie par correspondance, et ensuite, après le déménagement de Kazan à Samara, au printemps de 1889, il fit la connaissance personnelle de Khardine et celui-ci les premiers temps lui donna un cavalier d'avance. Au bout d'un an ou deux, Vladimir commença à gagner, et ils passèrent au pion et à la partie normale, mais là Vladimir perdait plus souvent.

Andrei Nikolaiévitch Khardine était avocat et aimait passionnément le jeu d'échecs. Il faisait venir une grande quantité de livres étrangers sur les échecs et pouvait passer des heures tout seul devant son échiquier. À l'en croire, il avait appris à bien jouer parce qu'il s'était trouvé à un moment donné dans un coin perdu où il avait beaucoup de loisirs, et il y avait passé des journées entières sur des livres consacrés aux échecs et sur la théorie de ce jeu. Pendant près d'un an ou même un peu plus il n'avait joué avec personne, et ensuite, ayant rencontré Tchigorine, il s'était manifesté comme un joueur de premier ordre.

Toute notre famille passa l'hiver 1889-1890 à Samara, rue Zavodskoïa, dans la maison Katkov, au bord de la Volga : en ce temps-là Vladimir se passionnait pour les échecs plus que jamais. Il jouait principalement avec Khardine, mais aussi avec d'autres joueurs de Samara. Un tournoi fut organisé, avec la participation de huit ou dix personnes. Ils jouaient en sacrifiant des figures, car les participants étaient de forces différentes. Dans la première catégorie il n'y avait que Khardine ; dans la seconde, Vladimir et un autre joueur ; les autres faisaient partie des troisième et quatrième catégories. Vladimir sortit vainqueur. Le premier prix s'élevait à près de 15 roubles. On n'acheta rien avec cet argent, mais l'un des participants apporta la somme au vainqueur. Vladimir refusa catégoriquement de l'accepter et, sur sa proposition, l'argent fut donné à une œuvre.

Vladimir aimait aller chez Khardine, les premiers temps surtout pour les échecs, mais par la suite, lorsqu'il eut passé ses examens à la faculté de Droit et se fut inscrit chez Khardine comme avocat stagiaire, ils furent également liés par des affaires juridiques communes.

On ne pouvait souhaiter de meilleur partenaire aux échecs que Khardine, et Vladimir aurait pu, bien sûr, l'égaliser rapidement et même le dépasser s'il avait entrepris une étude sérieuse des livres consacrés

au jeu d'échecs ; si, par exemple, il avait consacré les mois d'été passés à Alakaïevka aux échecs et à la théorie de ce jeu. Il est hors de doute qu'avec son caractère systématique et persévérant, avec ses facultés intellectuelles, il serait devenu en quelques années un très grand joueur d'échecs. Mais Vladimir ne considérait les échecs que comme une distraction, comme un jeu. Je me rappelle qu'étant au collège, surchargé de grec et de latin stupides, je lui dis un jour au cours d'une partie qu'à la place de ces vieilleries, il aurait mieux valu introduire au collège les échecs comme exercice mental. « *Tu n'y gagnerais pas au change ; il ne faut pas oublier que les échecs ne sont malgré tout qu'un jeu et non un travail* ». Vladimir n'avait presque pas touché à la littérature consacrée aux échecs qui, comme on le sait, est fort vaste, exception faite des fins de partie qu'il connaissait très bien et de quelques débuts généralement employés à l'époque. En tout cas, il n'avait jamais essayé d'étudier systématiquement la théorie, ce qui est absolument indispensable pour tout grand joueur.

Ici se manifeste sa communauté de vues sur les échecs avec Karl Marx et [Wilhelm Liebknecht](#), qui s'étaient également passionnés pour ce jeu en leur temps. Dans ses souvenirs sur Marx, W. Liebknecht, le père du célèbre [Karl Liebknecht](#), écrivait :

« D'une manière générale, le jeu d'échecs est passé chez nous à l'arrière-plan, car nous avons repris nos occupations régulières. Quant à moi, qui ai connu dans notre petit cercle le renom de joueur d'échecs, j'ai pu me convaincre de la justesse de la sentence prononcée contre le jeu d'échecs par Lessing : trop de sérieux pour un jeu, et trop de jeu pour quelque chose de sérieux. J'avais été invité à une compétition par des joueurs célèbres ; en leur compagnie, au contact de spécialistes, j'appris bientôt que les coups que j'avais découverts et dont j'étais fier, étaient déjà connus des centaines d'années avant moi ; je me trouvai dans la situation de ce paysan des Pyrénées qui réinventa du temps de Louis-Philippe l'horloge, déjà inventée quatre siècles auparavant. J'appris qu'il existait une abondante littérature consacrée aux échecs et que si je voulais faire des progrès dans ce jeu, il fallait étudier cette littérature et se donner entièrement aux échecs. Mais je ne pus me décider à faire des échecs le but de ma vie. »

Il a été souligné précédemment qu'au moment du tournoi entre Vladimir et Alexandre, ils ne jouaient pas aux échecs le matin : à ce moment-là, tous deux étaient plongés dans leurs livres et leurs cahiers. L'après-midi et une partie de la soirée étaient consacrées aux échecs. Par la suite également, lorsque Vladimir vivait à Alakaïevka, les matinées étaient consacrées à des occupations plus sérieuses. Dans le vieux jardin abandonné, au milieu d'un épais feuillage, il avait un banc et une table où il étalait ses livres le matin de bonne heure, et à côté se trouvait un sentier de dix à quinze pas qu'il arpentait en réfléchissant à ce qu'il venait de lire. Il ne pouvait être question ici ni d'échecs ni de distraction quelle qu'elle fût. Ici il fallait travailler, apprendre, se préparer non aux échecs mais à une lutte tout autre, plus sérieuse. Durant les cinq années que nous avons passées à Alakaïevka, je me souviens à peine de trois ou quatre jours où Vladimir avait dérogé à son programme et avait déserté sa petite table couverte de livres dans le jardin et son sentier.

À partir de 1893, Vladimir joua de plus en plus rarement aux échecs. Un article du camarade [Lépéchinski](#) nous renseigne sur ses parties d'échecs en Sibérie, avec [Krijjanovski](#), [Starkov](#) et Lépéchinski.

J'ai joué aux échecs avec Vladimir pour la dernière fois à Genève, en 1903. Il n'avait même pas d'échiquier chez lui, et nous nous étions installés dans un café quelconque. Vladimir me demanda ce que j'allais boire ; j'optai pour de la bière de Munich. Il appela la serveuse et commanda une chope de bière et un café noir. « *Je n'ai pas envie de bière* », dit-il avec une lueur malicieuse dans le regard... Nous jouâmes une seule partie pendant plus de quatre heures, et avec tant d'attention qu'à la fin les personnes présentes commencèrent à se moquer de nous.

Après la révolution, Vladimir ne joua presque plus du tout aux échecs, disant que c'était trop fatigant. À ses moments de loisir, il préférait les palets, les promenades, la chasse.

L'INCIDENT AVEC LE NÉGOCIANT ARÉFIEV

Peu après 1890, toute notre famille vivait à Samara avec notre mère. Vladimir était avocat stagiaire. [Maria](#) et moi faisons nos études au collège. Avec nous habitaient également [Anna](#) et son mari Mark, qui occupait un petit poste à la perception.

Pendant l'été de 1892, Vladimir et Mark se trouvèrent à Syzrane. De là, ils voulurent se rendre pour quelques jours dans le village de Bestoujevka où le frère de Mark était cultivateur. Pour cela, il fallait passer sur la rive gauche de la Volga. En ce temps-là, le passage de la Volga à Syzrane était loué en monopole par le riche négociant Aréfiev. Il possédait un petit remorqueur et une péniche qui transportait à la fois les hommes, les chevaux et les voitures. Aréfiev interdisait aux bateliers de faire le passage, défendant jalousement son monopole. C'est pourquoi toutes les fois qu'un batelier prenait des passagers, le remorqueur rattrapait la barque, sur l'ordre d'Aréfiev, et ramenait tout le monde sur la rive.

Vladimir n'avait pas envie d'attendre le passeur, et il persuada Mark de prendre une barque. Les bateliers refusaient de les emmener par peur d'Aréfiev, déclarant que de toute façon il les ferait revenir. Mais Vladimir parvint tout de même à en convaincre un, en lui démontrant énergiquement que si Aréfiev faisait revenir la barque, il passerait en jugement pour acte arbitraire.

Ils s'assirent dans la barque et se préparèrent à passer. Aréfiev, les voyant depuis l'embarcadère où il buvait du thé, assis au balcon, cria à Mark qu'il connaissait comme son compatriote :

— Laissez cela, Mark Timoféievitch. Vous savez bien que je paie un loyer pour le passage et que je ne permets pas aux bateliers de faire traverser. Venez plutôt prendre du thé avec moi, et amenez votre ami. De toute façon vous irez sur mon bateau, car j'ordonnerai qu'on vous fasse revenir.

Vladimir se mit à insister encore plus fermement pour qu'on poursuive le chemin sans écouter le dictateur. Le batelier disait mélancoliquement :

— De toute façon il nous fera revenir. Nous avançons pour rien. Le remorqueur va nous rattraper tout de suite ; il nous amènera vers lui avec une gaffe et vous fera monter à bord.

— Mais comprenez bien, dit Vladimir, qu'il n'a pas le droit de faire cela. S'il retient notre barque et nous oblige par la force à revenir, on le mettra en prison pour acte arbitraire.

— Il l'a fait souvent, et il n'y a jamais eu de procès. D'ailleurs qui va porter plainte contre lui : il est très puissant à Syzrane, et les juges aussi lui sont sans doute tout acquis. Il a acheté la Volga à la ville, paie un loyer et fait ce qu'il veut de nous.

Sur l'instance de Vladimir la barque continuait d'avancer vers la rive gauche, bien qu'il fut parfaitement évident qu'Aréfiev allait mettre sa menace à exécution. La barque avait à peine atteint le milieu du fleuve qu'on entendait le sifflet du remorqueur qui, après avoir décroché sa péniche, s'était rapidement lancé à notre poursuite.

— Et voilà comment on est passé, proféra le batelier. Maintenant vous allez faire demi-tour. Et aucun tribunal n'y peut rien : il aura toujours raison.

Le remorqueur avait rattrapé la barque et arrêté son moteur. Deux ou trois matelots qui avaient l'habitude de manœuvrer les gaffes, attirèrent la barque vers le bord et proposèrent aux passagers de grimper sur le bateau.

Vladimir entreprit d'expliquer aux employés qu'ils n'avaient pas le droit de les retenir et qu'ils passeraient en jugement pour acte arbitraire, ce qui était passible de prison.

— Le fait qu'Aréfiév a loué le passage du fleuve ne veut rien dire, démontrait Vladimir. C'est son affaire et non la nôtre, et cela ne lui donne en aucun cas, pas plus qu'à vous, le droit de se livrer à des excès sur la Volga et de retenir les gens par la force.

A cela le capitaine répliqua :

— Nous ne voulons rien savoir : le patron du bateau nous a donné des ordres, et nous devons les exécuter. Montez sur le bateau, s'il vous plaît, nous ne vous laisserons pas aller plus loin.

Il fallut se soumettre. Mais Vladimir nota sur le champ les noms et prénoms de tous les employés qui avaient arrêté la barque, ainsi que ceux du batelier et des autres témoins.

Sur la rive de Syzrane, il fallut attendre le passage pendant un certain temps, et on entendit de nouveau Aréfiév pour suivre d'un ton victorieux ses raisonnements sur le fait qu'il payait un loyer, que les bateliers n'avaient pas le droit de faire le transport sur l'autre rive, et que, par conséquent, il arrêta les barques et faisait revenir les gens.

Il y avait certainement des gens qui ne pouvaient pas ne pas voir que le marchand agissait de manière illégale, mais ils ne se décidaient pas ou ne voulaient pas plaider contre lui. Pour les uns ce n'était pas avantageux du point de vue matériel, quant aux autres prévoyant un tas de tracas, les lenteurs judiciaires, etc, ils renonçaient à la lutte par inertie, en raison de l'« indolence » russe.

Il avait suffi à Vladimir de se trouver face à face pendant quelques heures seulement avec ce marais stagnant de la petite bourgeoisie pour l'agiter de fond en comble, pour punir le principal coupable et pour apprendre aux bateliers comment ils devaient lutter pour la défense de leurs droits.

À son retour à Samara au bout de quelques jours, Vladimir porta plainte contre Aréfiév, l'accusant d'acte arbitraire. Le fond de l'affaire était clair jusqu'à l'évidence ; aucun juriste ne pouvait considérer ces actes autrement que comme des actes arbitraires, et d'après les lois de l'époque, ceux-ci étaient passibles de prison ferme.

Mais Vladimir n'y parvint pas sans mal. L'affaire était instruite par le chef de l'administration locale des environs de Syzrane, à près de 100 verstes de Samara, et Vladimir dut s'y rendre en qualité de plaignant. Malgré la clarté évidente de l'affaire, le chef de l'administration locale ajourna son examen sous un prétexte quelconque. L'affaire devait être entendue une seconde fois, en plein automne. Vladimir se rendit là-bas de nouveau, mais cette fois-ci encore l'affaire fut renvoyée grâce à divers artifices de procédure.

Sachant sans doute que sa situation était désespérée et connaissant la sanction dont il était menacé, Aréfiév avait dû faire jouer toutes ses relations pour ajourner l'affaire le plus longtemps possible. Il lui semblait, ainsi qu'à ses défenseurs, que cet homme turbulent finirait tout de même par renoncer à faire des voyages de 100 verstes qui ne lui étaient d'aucun profit, et qui, de leur point de vue, ne servaient à rien. Ils ne savaient pas que cet homme ne se mesurait pas à l'aune habituelle, accessible à leur compréhension ; et que plus il rencontrait d'obstacles sur son chemin, plus sa décision devenait ferme et inexorable.

Vladimir reçut une convocation pour la troisième audition de l'affaire en hiver, à la fin de 1892. Il commença à se préparer. Le train partit très tôt le matin, ou même dans la nuit ; il avait devant lui une nuit sans sommeil, des attentes fastidieuses dans le bureau du chef de l'administration, dans les gares, etc. Je me rappelle bien que notre mère l'exhortait par tous les moyens à ne pas y aller.

— Laisse donc ce marchand. Ils vont encore renvoyer l'affaire et tu y seras allé pour rien. Tu ne feras que te tourmenter. De plus, n'oublie pas qu'ils sont montés contre toi là-bas.

— Non, si j'ai entrepris une affaire, je dois la conduire jusqu'au bout. Cette fois-ci ils n'arriveront pas à remettre encore le jugement.

Et il se mit à tranquilliser notre mère.

En effet, la troisième fois le chef de l'administration ne parvint pas à ajourner la solution de l'affaire : lui et le défenseur d'Aréfiév avaient rencontré en la personne de Vladimir un adversaire sérieux bien préparé au combat à venir, et le chef de l'administration fut contraint, bon gré mal gré, de rendre une sentence conforme à la loi : un mois de prison. Environ deux ans après cette histoire, je passai en train à proximité de Syzrane et rencontrai par hasard dans le wagon une personne de Syzrane qui connaissait Mark Elizarov. Au cours de la conversation, il me questionna sur lui et sur sa famille, et s'intéressa particulièrement à Vladimir.

— Et savez-vous qu'Aréfiév a passé alors un mois en prison. Malgré tous ses efforts, il n'a pas pu y échapper. Quelle honte pour lui ! Toute la ville était au courant, et comme on en a parlé à l'embarcadère ! Il ne l'a pas encore oublié.

L'AMOUR DE LA MUSIQUE

É tant enfant, Vladimir avait appris à jouer du piano. À en croire notre mère, il avait une oreille excellente et de grandes dispositions. À huit ans il exécutait avec entrain de nombreuses pièces enfantines et jouait à quatre mains avec les grands. Mais il délaissa la musique à son entrée au collège. Pourquoi ? En tout cas, pas à cause de ses études.

Volodia était extrêmement doué, et il étudiait avec une grande facilité. Sans doute, avait-il abandonné le piano pour se conformer à l'opinion généralement répandue à l'époque, d'après laquelle ce genre d'occupation ne convenait pas aux garçons. Mais il garda pendant toute sa vie l'amour de la musique, et il l'appréciait en connaisseur.

Pendant l'hiver de 1888, j'allai avec lui à l'Opéra de Kazan. Nos places étaient perchées très haut, au « poulailler ». Cette soirée s'est gravée très profondément dans ma mémoire. Je me souviens de notre retour à pied du théâtre, de notre souper à la maison fait de pain et de lait. Volodia était tout le temps sous l'impression de la musique et fredonnait à mi-voix – car tout le monde dormait – les airs qui lui avaient plu. Mon frère était extrêmement excité : du village perdu de Kokouchkino, où il se trouvait sous la surveillance de la police, Volodia était tombé à l'Opéra...

Notre mère aimait beaucoup le piano. Elle jouait et chantait un grand nombre de romances et de chansons anciennes. Mais elle interprétait le plus volontiers des extraits du *Tombeau d'Askold*. Elle possédait une vieille partition de cet opéra, jaunie par le temps. Nous aimions tous beaucoup sa musique et son chant, et Vladimir fredonnait souvent certains airs du *Tombeau d'Askold*.

Dans les années 1888-1890, Vladimir chantait souvent, accompagné au piano par Olga. On a peu parlé d'elle, et pourtant elle fut la plus proche, la meilleure camarade de Volodia dans ses années d'enfance et d'adolescence. Elle était plus jeune que notre frère, mais ne lui cédait en rien par son développement. A dix-huit ans, elle connaissait l'allemand, le français, l'anglais et le suédois. On peut dire d'Olga que ce n'est que lorsqu'elle dormait qu'elle ne travaillait pas. Elle mourut de la fièvre typhoïde en mai 1891.

Vladimir admirait son application et ses dons.

Ils chantaient en duo la chanson de Iazykov : *Le Nageur*, qui commençait par : « *Notre mer sauvage* », et je me souviens de l'impression que produisait le dernier couplet :

*Mais les vagues n'y emportent
Que celui dont l'âme est bien trempée !...
Hardi, frères !
Ma voile, gonflée par la tempête,
Se tient ferme et droite.*

Volodia aimait *L'Hyménée* de Dargomyjski :

*Nous avons été mariés sans église,
Sans voile et sans cierges ;
On ne nous a pas chanté d'hymnes
Ni de chants nuptiaux !*

Volodia chantait également une mélodie sur des paroles de Heine. Dans la phrase musicale « *Je suis perdu, mon ami...* » il fallait prendre une note très aiguë, et, après l'avoir chantée, Volodia disait en riant : « *Je suis mort, tout à fait mort* »...

Je ne me rappelle presque pas avoir entendu Vladimir chanter des airs tristes, en mineur. Son chant exprimait toujours le courage, la bravoure, l'enthousiasme et l'espoir.

Il chantait également l'air de Valentin dans *Faust* : « *Dieu tout-puissant, Dieu d'amour...* » – il chantait d'après la partition, suivant les paroles du livret, mais un passage de cet air lui réussissait particulièrement, était particulièrement beau, car il y mettait involontairement une partie de son esprit combatif :

*Là, dans la lutte sanglante, à l'heure du combat,
Je jure d'être le premier, aux premiers rangs...*

Et chaque fois que j'écoute la musique de Gounod, je me rappelle le temps d'autrefois, et j'entends Vladimir chanter cet air.

Pendant l'été de 1889, j'entendis pour la première fois *l'Internationale* que personne, pour ainsi dire, ne connaissait alors en Russie. C'était dans la ferme d'Alakaïevka, dans la province de Samara. Olga jouait du piano, et finit par *La Marseillaise*. J'accourus et lui demandai de recommencer. Soudain, inopinément – car c'était le matin et Vladimir ne quittait généralement pas ses livres – il s'approcha de nous et dit qu'il fallait chanter *l'Internationale*. Ils se mirent à chercher les notes du nouveau chant au piano, et puis se mirent à chanter doucement en français.

Maria m'a dit plus tard que Vladimir avait beaucoup regretté de ne pas avoir appris à jouer du piano ou du violon.

AU RETOUR D'EXIL: L'INCIDENT AVEC L'ISPRAVNIK PERFILIEV

Il y a vingt ans, au début de 1900, Vladimir revenait de Sibérie après les trois ans d'exil qu'il avait passés dans le village de Chouchenskoïé, district de Minoussinsk dans la province de l'Iénisséi. Il rentrait seul, sans [Nadejda Kroupskaïa](#) dont le temps de déportation n'était pas encore fini. Elle était revenue avec Vladimir jusqu'à Oufa et avait dû rester là sous la surveillance de la police.

J'avais été informé de l'heure de départ de Vladimir et j'étais venu l'accueillir à 50 verstes de Moscou, à Podolsk où je vivais alors. Je le trouvai dans un wagon de troisième classe du train de Sibérie. Il était visible que les voyageurs venaient de pays froids : manteaux de fourrure, pelisses doubles, bonnets sibériens à oreillettes, bottes de feutre, manteaux de feutre, etc., traînaient dans tout le wagon. Vladimir semblait en meilleure santé, plus robuste, et avait une tout autre mine qu'après la prison, bien sûr. Avant tout il me questionna sur la famille, sur la santé de notre mère, m'interrogea sur les nouvelles ; mais bientôt il apparut qu'il était beaucoup plus riche en nouvelles que moi bien qu'il revînt d'exil, alors que moi je vivais dans les environs de Moscou.

Puis la conversation en vint à l'ouvrage du social-démocrate allemand [Bernstein](#), le révisionniste et l'opportuniste le plus notoire et le plus effronté de l'époque, qui avait fait énormément de bruit en ce temps-là. Vladimir critiquait vertement ce Bernstein, disait que sa doctrine était une altération très dangereuse de Marx, et que de ce fait, il fallait engager contre lui la lutte la plus résolue et la plus impitoyable. Par la même occasion il s'en prit à nos opportunistes russes, au soi-disant « économisme » et aux organes de cette tendance : *Rabotchéie Dielo* (La Cause ouvrière) et *Rabotchaïa Mysl* (La Pensée ouvrière).

Une fois arrivés à Moscou, pendant que nous nous rendions en fiacre chez les nôtres, rue Bakhmétiev, j'étais heureux et fier de l'avoir accueilli une heure et demie avant les autres et de le leur « amener ».

Vladimir pouvait choisir comme lieu de séjour n'importe quelle ville excepté les capitales, les villes universitaires, et, je crois aussi, les centres industriels. Il s'installa à Pskov. Cette ville où il n'avait jamais été et où il ne connaissait personne avait sans doute été choisie uniquement pour sa proximité de St-Petersbourg qui, en ce temps-là, était évidemment au centre de l'attention d'Ilitch. De Pskov, il était facile de faire un saut à St-Pétersbourg, de suivre la marche du mouvement ouvrier, de communiquer avec les camarades qui travaillaient directement et d'influer sur le mouvement. Vladimir parvint à y aller une ou deux fois sans encombre, et à voir qui il voulait. Mais la dernière fois, il tomba de nouveau entre les mains de la police.

Vladimir était parti pour St-Petersbourg avec [Martov](#), qui était alors son meilleur compagnon. Débarquer à la gare de Varsovie, c'est-à-dire aller directement, leur semblait dangereux. Ils résolurent de brouiller leurs traces et d'arriver par une autre gare, où les mouchards ne les attendraient pas. Ils allèrent de Pskov à Gatchina, prirent là une ligne secondaire en direction de l'ancien Tsarskoïé-Sélo, changèrent encore de train, et arrivèrent apparemment sans ennuis à St-Pétersbourg. Le lendemain matin, lorsque Vladimir sortit de l'appartement où il avait passé la nuit, on le saisit soudain par les bras, comme il le raconta plus tard : « *un policier par le bras droit, et un autre par le bras gauche, de telle façon, qu'il n'y avait pas moyen de bouger... Si j'avais voulu avaler quelque chose, ils ne m'auraient pas laissé faire* ». On le fit monter en fiacre et on l'amena chez le préfet de police. Là, il fut évidemment fouillé, mais on ne trouva rien. On le conduisit sur-le-champ dans une cellule, puis on le convoqua à l'interrogatoire : « *Pourquoi êtes-vous venu ? Vous savez bien qu'il vous est interdit d'entrer dans la capitale ?* » Et ensuite : « *Vous avez bien choisi votre chemin, il n'y a pas à dire ! Par Tsarskoïé-Sélo ! Vous ne savez donc pas que nous surveillons là-bas le moindre buisson ?* »

La détention à la préfecture de police était très pénible, on ne pouvait la comparer avec la détention préventive. « *Les insectes ne vous laissent en paix ni jour ni nuit, raconta Vladimir, et en général, la saleté est inimaginable ; de plus, on entend la nuit du bruit, des gros mots ; les mouchards, les sergents de ville, etc., s'installent chaque nuit à côté de la cellule pour jouer aux cartes...* »

Heureusement que cette détention ne dura pas plus de deux semaines. Vladimir redoutait beaucoup qu'on lui confisquât le passeport pour l'étranger qu'il avait déjà en poche car son plan d'action ultérieur était lié à ce passeport : partir à l'étranger et entreprendre l'édition d'un grand journal politique, la future *Iskra*, qui devait devenir l'organe de la social-démocratie révolutionnaire pour contrebalancer l' « économisme » et les autres tendances. Ce journal devait entrer en étroit contact avec les organisations locales et devenir le centre de rassemblement et d'organisation du parti du prolétariat.

À sa libération, Vladimir se rendit à Podolsk où nous vivions avec notre mère. Il était accompagné par un policier qui l'amena à destination : tout droit chez l'ispravnik ² du district de Podolsk. Cet ispravnik, un certain Perfiliev, un vieux rond-de-cuir prétentieux, aimant jeter feu et flamme à l'occasion, mais poltron par nature, exigea les papiers de Vladimir. Celui-ci présenta son passeport. Après l'avoir feuilleté, l'ispravnik mit le document dans le tiroir de son bureau et dit : « *Maintenant vous pouvez disposer, quant au passeport, je le garde.* » C'était ce qui pouvait arriver de pire à Vladimir : on lui avait confisqué son passeport, et qui l'avait confisqué ? Un quelconque ispravnik de district ! « *J'ai besoin de mon passeport, dit Vladimir. Rendez-le moi.* » L'ispravnik répondit d'un air noble : « Vous avez entendu : je garde le passeport ; quant à vous, vous pouvez disposer. » Vladimir protesta, et déclara qu'il ne s'en irait pas tant que son passeport ne lui aurait pas été rendu. L'ispravnik s'entêtait. Alors Vladimir se tourna vers la sortie et déclara : « *Dans ce cas, je serai obligé de me plaindre de votre acte illégal au département de la police* », et il sortit. L'ispravnik prit peur, la dernière phrase avait fait son effet. Il s'écria : « *Écoutez, monsieur Oulianov, revenez ! Voici votre passeport, prenez-le.* »

Vladimir était attendu à la maison avec impatience. Dès qu'il en eut franchi le seuil, il fit entrer avec lui l'animation et la gaieté. Il se mit à raconter ses dernières mésaventures, et en particulier, ce qui venait de lui arriver avec ce vieux « *coquin imbécile* » d'ispravnik. Il était encore excité après cette escarmouche : « *Il voulait me prendre mon passeport, ce vieil imbécile, alors je lui ai fait tellement peur avec le département de la police...* » et Vladimir éclata d'un rire joyeux.

2 Ispravnik : chef de police de district en Russie tsariste (N. d. T.)